

RÉACTIONS
À
LA GUERRE DE LA TERRE
ET DES HOMMES

La Guerre de la terre et des hommes a été donnée à lire à soixante-dix lecteurs de tous horizons qui ont accepté, il y a quelques mois, de la découvrir en avance et de rendre compte de leur lecture. Cette anthologie n'est pas clôturée. Elle donnera lieu à une publication ultérieure.

Qui est Pascal Bacqué? Que veut-il? Quelle est cette force qui soudain se déchaîne dans la langue française, qui sollicite sans prévenir la mémoire des conflits encore si proches, s'apprêtant les forces en présence dans la guerre toujours recommencée des hommes et des dieux? Pascal Bacqué précisément ne veut rien, il témoigne. Ses exceptionnelles connaissances talmudiques lui ont enseigné depuis longtemps que, du monde et des hommes, on ne pouvait formuler que des allégories. Restait à forger l'allégorie de notre temps. Elle ne pouvait que procéder des derniers récits des grands conteurs, parmi lesquels il faut compter Tolkien et son inépuisable épopée nordique. Mais qui dit nordique, dit une singulière surdité aux traditions nées d'Israël et au destin de Moïse. Pascal Bacqué n'a pas ce défaut. Il est capable de relier les deux univers, et de marier Thulé à Jérusalem. Commence alors un singulier récit qui raconte l'histoire du monde à travers les intrigues inévitables de la Seconde guerre mondiale, la grande politique, la Papauté, l'art et la littérature, Genet et Proust plus que Céline et Jünger (même s'ils passent en chemin!) Et le texte va et vient entre ces hautes falaises pour donner figure à ces angoisses que nous devons subir chaque jour davantage depuis que nous avons renoncé à éclairer notre histoire par une anamnèse à sa mesure. Bacqué nous oblige à la grande remémoration, il nous contraint aux grandes impossibilités du destin européen, il renonce impitoyablement à nous réconcilier, il nous jette dans toujours plus de fournaise. Mais pourquoi donc? Pour nous obliger à entendre

cette sauvage et essoufflante musique qui parcourt le livre, ce culte du grand compositeur qui le hante, ce remuement des sons profonds de la symphonie dernière. Certains y reconnaîtront le souffle de Sibelius, d'autres y devineront l'ouverture d'une anti-Tétralogie. Qu'importe le pouvoir d'analogie de chaque lecteur, l'important est qu'il entre dans la salle de concert, qu'il trouve sa place sous la voûte sonore et qu'il acquiesce au drame qui se déroule devant lui. Pascal Bacqué une nouvelle littérature? Non, un orchestre nouveau, une scène nouvelle, un nouveau rideau qui se lève, après trois grands coups.

Bruno Pinchard, *philosophe,*
Doyen de l'université de Lyon III,
Président de la Société dantesque de France.

J'aime qu'un auteur ait aujourd'hui une ambition folle avec le monde, et vienne avec un livre-monstre. J'aime qu'il réanime la poétique et la langue française par un mythe, qui prend Tolkien comme un point d'appui. J'aime me trouver ici en compagnie de Churchill et de Jean Genet, de Georges Bataille, de Walter Benjamin... J'aime l'idée que depuis l'aube de l'Histoire, quelque chose de notre avenir se joue dans la tension entre la Tourbe primitive et soixante-dix descendants de Noé, dépositaires du bâton de Moïse... J'aime ce mélange vertigineux, talmudique, d'érudition et d'humour facétieux. Bienvenue donc dans cette « Arche de Bacqué»!

François Samuelson,
agent littéraire.

La tourbe, les hommes, un bâton : tels sont les personnages du mythe. Il en est d'autres encore, réels ou imaginaires, que le lecteur découvrira d'emblée. Le mythe les brasse, les pétrit, les mélange, les superpose. Il agit comme la tourbe : matière nouvelle issue de matières anciennes et leur offrant une autre vie. Matière neuve à maturation lente, souterraine, plusieurs fois filtrée. Ainsi apparaît le livre qui en parle : *La guerre de la terre et des hommes* de Pascal Bacqué, qui sera prochainement publié. Je crois qu'il faut le lire pour plusieurs raisons :

Pour l'immense plaisir de la lecture d'abord. Moi qui ne lis la plupart du temps que des textes philosophiques, j'ai fait l'expérience de plonger dans un univers, dans un monde que j'ai reconnu, bien que je n'en ai pas toujours tout compris et m'y sois parfois perdu ; j'ai été embarqué par le rythme du récit, ses détours, ses accélérations fulgurantes (à la fin du tome 1 – cinq sont prévus!), ses têtes-à-queue, ses retours en arrière, sa temporalité complexe et confuse, comme l'est le temps que nous vivons ; enfin, l'écriture, superbe, a récompensé mon effort de lecture. Dans la tourbe du monde, elle introduit la légèreté du souffle, dans l'épaisseur des choses, la respiration de l'humour ; par elle, le récit se construit sans qu'on la voie, sans qu'on s'en aperçoive et pourtant, sitôt qu'on s'y arrête et pourvu qu'on le fasse, elle manifeste toute sa force créatrice.

Mais le plaisir de la lecture se redouble d'autre chose qu'il est bien plus difficile d'exprimer justement. J'ai su immédiatement, même lorsque s'est imposé à moi le sentiment que je n'y comprenais finalement plus rien, que ce livre parle du monde, du nôtre et qu'il en dit à sa manière la vérité. Et voilà le nœud : cette œuvre de fiction dit la réalité avec une puissance qui n'écrase jamais, celle des œuvres vraies, de celles qui, sans qu'on sache au juste pourquoi ni comment, éclairent le monde en en disant ce qui jusque-là n'avait pas été dit.

Qu'on ne s'y méprenne pas : l'auteur ne cherche pas à produire des mythes, comme Socrate reprochait aux poètes de le faire, c'est-à-dire au fond à saisir la réalité dans une forme fautive qui la transforme en son ombre. Il s'agit bien plutôt ici d'exprimer cette réalité mieux qu'on ne saurait le faire au moyen du langage mais en usant cependant du langage, comme seul le mythe vrai en est

capable. Le lecteur sera seul juge de ce point de vue mais je crois, à la lumière de ma lecture, que la puissance du livre le frappera.

Il ne cherche pas non plus, notre auteur, à raconter une histoire, car le mythe n'en est pas une ; il est la matrice d'où les histoires naissent, il les contient toutes ou presque.

Enfin, il ne cherche pas non plus à parler de soi comme le font depuis trop longtemps les auteurs qui ont renoncé au récit, parce qu'il n'est rien de plus vide et de plus fat que ce moi qu'on exhibe d'autant plus qu'il est parfaitement creux.

Il parle du monde ressaisi dans l'écriture, se donnant donc dans une voix nouvelle et neuve, et nous accueillant en lui en habitants qui restent cependant toujours étrangers au lieu qu'ils habitent, à l'instar des soixante-dix hommes dont la présence énigmatique ponctue le récit.

Gilles Hanus, *philosophe,*
directeur des Cahiers d'études lévinassiennes.

J'aime profondément ce livre. La pensée dans l'imaginaire conformément à la vérité nous plonge au coeur de l'homme et son dialogue avec autrui. C'est un voyage inouï à l'intérieur du questionnement éternel de l'être humain.

Charlotte Rampling,
actrice.

« Un livre superlatif. Grand, très grand. D'une culture époustouflante et d'un souffle puissant. Et cela donne une oeuvre difficile mais déroutante. (...) Cette guerre de la terre et des hommes est une oeuvre exigeante. Elle requiert de son lecteur qu'il se « donne » entièrement

pour mieux se laisser prendre à son oeuvre mystérieuse et onirique. C'est le prix à payer pour en devenir un fanatique absolu. »

Daniel Saada,
publicitaire.

À ceux qui maîtrisent, savent, comprennent tout des affaires du monde,

À ceux qui se désintéressent des éléments, de la terre, des minéraux, des astres,

À ceux qui pensent que les coutumes, les dialectes, les peuples ont disparu, broyé par la marche des nations, la guerre, l'uniformisation du langage,

À ceux là, c'est à dire nous tous, Pascal Bacqué vient montrer dans son roman qu'ils ignorent l'existence d'un objet de plus, un objet qui par sa possession a dicté le destin de notre monde depuis l'an 1000 et fait passer les hommes pour des canards sans tête enchaînés dans la caverne de l'Histoire.

Sam Oiknine,
banquier d'affaires.

Je vous remercie de m'avoir fait découvrir *La Guerre de la terre et des hommes*. C'est un livre inoubliable.

Pascal Dusapin,
compositeur.

Il est devenu difficile d'admettre pour la conscience progressiste que le sens de l'Histoire européenne a été porté par le christianisme. C'est désormais un lieu commun de dire que l'Europe, c'est-à-dire l'avènement de la modernité, s'est constituée elle-même, en s'émancipant de la tutelle de l'Église comme de la monarchie. A bas les mythes et les Dieux, les Prophètes et les Papes, les Rois et les Prêtres, les Peuples et les Princes. Tel est l'Évangile que la conscience moderne ne cesse de déclamer dans des temples érigés à sa propre gloire.

La force du livre de P. Bacqué, *La guerre de la terre et des hommes*, est de réengager la question du sens de l'Histoire européenne. Mais, davantage encore, il prétend y répondre au moyen du récit allégorique, qu'autorise une longue et patiente fréquentation du Talmud. Pareil réinvestissement ne pouvait se faire qu'à partir d'un point d'extériorité à l'Europe : le judaïsme. C'est là un mérite remarquable en ce que, transformant la langue et les formes du récit, il produit inévitablement un événement de pensée que l'on n'ose qualifier de considérable. Par là, Bacqué rejoint la philosophie de l'Histoire, celle de Hegel notamment, tout comme il renoue avec Rozensweig et Benjamin, dont les ombres planent sur le livre, comme des revenants hantent des lieux qu'ils ont habités autrefois.

Si l'esprit européen rougit de honte à l'idée qu'on puisse réinvestir son passé, c'est parce que la figure du Moi dans laquelle il a trouvé sa forme ultime, ne trouve à se déployer que dans l'élément de l'éternel présent de la jouissance de soi. S'efforcer de se réapproprier spirituellement le passé de l'Europe est non seulement chose possible, mais encore nécessaire, puisqu'il en va du devoir que chaque génération porte en elle dès lors qu'elle fait son entrée sur la scène de l'Histoire. Si l'homme européen suscite en nous un tel dégoût, c'est parce qu'il est effrayé par l'idée d'affronter les figures qu'il a revêtues, ne se nourrissant dès lors plus que du fruit de l'amnésie.

Que dit P. Bacqué de l'Europe ? Que nous dit-il de nous-mêmes ? Qui sommes-nous ? Tout simplement ceci : si l'Europe

est chrétienne, si l'Europe se fonde essentiellement sur l'héritage de l'*imperium romanum* – le bâton dans *La Guerre* - dont elle est l'ultime manifestation concrète, c'est avant tout parce que l'Europe est dominée par l'Allemagne. L'Europe reste une invention allemande, et l'Allemagne, nous dit Bacqué, c'est la réconciliation du paganisme nordique et du christianisme dont le protestantisme luthérien eût été la synthèse même, si ce n'est le triomphe du premier sur le second, si l'on croit la pensée nazie. Thulé et Jérusalem : couple étrange, mariage redoutable. L'Allemagne est le nom de cette pathologie de la primitivité et de l'origine, le nom du culte de l'authenticité et de l'exercice de la force que la proximité avec l'origine autorise. Ce n'est donc pas un hasard si le mythe, ou plutôt l'épopée mythique, fut la forme symbolique privilégiée dans laquelle l'Allemagne a projeté le rêve de retrouver son antique grandeur, dans laquelle s'animait sa pathologie de l'originel, dans laquelle son paganisme ancestral se revitalisait de façon permanente.

Que la Tourbe, que l'on retrouve dans *La guerre*, ait fait l'objet d'un traitement philosophique par Leibniz dans sa *Protogée*, soit par celui pour qui la langue primitive adamique fut la langue allemande, est à cet égard significatif. La Tourbe peut être assimilée au mythe en ce qu'elle enivre ses visiteurs comme ce dernier a enivré un peuple qui s'était mis en tête de rechercher la pureté, et donc, en définitive, la purification. Bacqué cherche à montrer que, loin d'avoir disparu de l'horizon de notre existence historique, l'épopée mythique, ethnique, nationale, demeure le fonds sur laquelle l'Histoire de l'Europe repose et se déploie. Si l'époque actuelle l'a oublié, c'est sans doute parce qu'elle a refoulé ses antiques démons, mais cela ne veut pas dire que ceux-ci aient disparu à jamais. Cela signifie seulement qu'ils sommeillent en chacun de nous. Il importe donc de mettre à mort ce vieil homme en nous, attaché à de vieilles lunes comme à ses jouets d'enfant.

Il fallait un poète, un philosophe, un talmudiste, un point extérieur à l'historicité européenne pour nous le témoigner. Il

fallait une fois encore que le salut vînt des Juifs – et de qui d’autre d’ailleurs pouvait-il bien venir ? Peut-être est-il temps d’admettre, pour qui ose encore se penser et se vivre comme chrétien, comme nous le faisons, que nous nous débarrassions du paganisme une fois pour toutes. Renforcer la foi luthérienne qui est la nôtre en l’épurant, telle est la tâche qui nous revient, à condition de tourner à nouveau notre regard vers le Dieu inconnu qui a guidé son Peuple en lui donnant un Prophète ; à condition qu’on fasse l’effort de penser avec P. Bacqué.

Romain Buin,
philosophe.

La guerre de la terre et des hommes, de Pascal Baqué, est une oeuvre rare, impressionnante, au croisement de l’épopée et de l’histoire sainte, du profane et du mystique, du roman, du poème et du midrash, une sorte de Cantique pour notre temps, situé quelque part entre Kafka, Faulkner et Mahfouz.

Toute mon admiration.

Ivan Segré,
philosophe.

Il y avait longtemps que j’observais Pascal Bacqué. Et je lui avais, préfaçant un premier texte, trouvé une écriture stupéfiante, mais encore secrète, celée dans une poésie difficile. Aujourd’hui, il sort du bois. C’est un mythe, dont il a jeté les bases, qui sort de terre sous nos yeux. Un mythe de l’histoire. Un mythe comme aucun contemporain, depuis longtemps, n’a eu le culot d’en forger. Un mythe des mythes.

Alors, est-ce cette parade sauvage de l’Histoire ? La sorcellerie évocatoire d’une écriture libérée et somptueuse ? Cette langue où l’on rouvre une veine, une galerie, que l’on croyait fermée à jamais ? Ces tableaux impressionnistes et expressionnistes où la fable et le réel, Hermann et Churchill ou Tolkien, toi, lecteur, moi, se croisent et se répondent ? Il ne faut pas manquer ce que tente cette aventure littéraire, plus folle et plus risquée que ce qui se tente d’ordinaire. Pour ma part, peu de lectures m’ont, depuis longtemps, surpris, lassé, interpellé et, finalement, enthousiasmé comme cette *Guerre de la terre et des hommes*. Je sais d’ores et déjà que c’est une expérience inoubliable.

Bernard-Henri Lévy,
écrivain et philosophe.

Est-ce un roman ou un poème ?

Une source jaillissante ou un large fleuve ?

Une histoire ou une anti-histoire ?

« La guerre de la terre et des hommes » est une oeuvre inclassable, aussi limpide que prolifique, traversée par un souffle puissant qui bouscule les siècles et emporte les grands hommes dans un tournoiement néantisant.

Dans son prière d’insérer, l’auteur explique : « c’est un mythe, écrit pour l’époque où meurent toutes les légendes ; c’est pour cela qu’elles s’y retrouvent toutes, comme des cadavres en décomposition. Mais comme c’est un mythe, ce n’est pas un « récit bien mené » : c’est un récit qui me dépasse et me mène, derrière lequel je tente de courir ; cela est mon pari de départ. »

L’oeuvre tient d’abord par le style qui colle au secret des choses et les habille sans faire de plis. Flaubert sans le gueuloir.

L’auteur semble y tenir qui fait dire à Molière à l’adresse de Pascal : « plus que les réponses ou les dogmes, c’est la façon qui fait l’étoffe. » (Page 193)

De cette musique façonnée en mots voici quelques morceaux pris

(presque) au hasard au fil des pages :

Paysages :

- « Dehors, sur les montagnes et jusqu'aux plaines, un monstrueux nuage variait sa fureur. Remontant le long des pentes, il semblait ramasser tous les arbres, comme pour les enfermer dans un sac à la façon d'un maraudeur. » (Page 51)

- « Je regardai l'immense mont. Sa forme de pyramide m'évoqua, un peu platement, l'Égypte. » (Page 197)

- « J'étais dans une neuve banlieue qu'on commençait à tapisser d'habitations sociales. » (Page 206)

Visages :

- « Quelque chose de si ancien traversait son visage que sa jeune peau avait beau l'entourer d'un cuir neuf, nul ne pouvait lui donner d'âge. » (Page 339)

- « Il avait ce quelque chose de féminin où se dissimulent certaines douceurs et les très grandes violences. » (Page 216)

- « Le caillou de son crâne émettait une sorte de lueur, reflet de ce regard si clair sous les courbes de ses sourcils qui ressemblaient à des hanches de femmes. » (Page 119)

- « Une barbiche pointait au bout de son menton saillant et tressautait dans les mouvements convulsifs de sa bouche. » (Page 318)

Situations :

- « Je n'avais plus la force d'avance : j'étais donc arrivé » (Page 239)

- « Il aimait les cris des corbeaux, car la laideur dont la nature, aveugle ou clairvoyante, les avait affublés lui faisait toujours l'effet d'un signal commandant sans délai un moment d'héroïsme » (Page 295)

Visions :

- « L'absence de hautes montagnes, en Angleterre, était à peu

près identique à l'absence de philosophie ou de profondeur métaphysique : une spécialité. Sauf que des secondes, on se glorifie quand on a d'autres occupations, tandis que de la première, on se navre - surtout en vacances. » (Page 295)

- « Les clapotements du Rhin, depuis César, avaient signé la frontière de deux mondes – celui où Rome étend ses griffes, et celui qui se dilatera sans fin en vastes marées de terre, poussant la distance jusqu'à l'effacement, jusqu'à l'Asie d'où, couche après couche, les mouvements avaient happé les peuples, partis des steppes et des montagnes de l'Oural à la poursuite énorme du soleil. » (Page 323)

- « Il est absurde de croire que les jours se divisent en heures et les heures en minutes. Certains se divisent en mois, d'autres en années, tandis que certaines années se décomptent en minutes. Le temps obéit à l'esprit. » (Page 339)

Sur le fond, pour naviguer dans le mythe, mieux vaut avoir pour viatique quelques notions de la Bible hébraïque et de ses interprétations traditionnelles.

Car le mythe peut être vu comme un midrash. Un récit du récit. Une histoire sur la vanité de l'Histoire.

Trois notions principalement :

1/L'histoire d'Hermann et d'Elias qui renvoie à celle d'Esau et de Jacob.

2/Le bâton de Moïse, l'objet de plus, qui fait sortir l'histoire d'elle-même.

3/La tourbe, la part qui végète en chacun de nous et qui produit des veaux d'or.

1/L'histoire d'Hermann

Voici ce qu'en dit l'auteur : « un père, sa femme, et deux fils. Le père s'appelle Harr et les deux fils jumeaux, Hermann et Elias. Le père et le dernier fils, Elias, sont lumineux. Hermann, dévot de son père, est son antithèse. Il est le Mal. (p.i.) »

Quel est le « problème » avec Hermann ?

Il veut nous faire oublier l'objet de plus.

Et nous, tourbe que nous sommes, ne désirons que cela.

« Hermann sera pendant mille ans le maître de la tourbe, son ordonnateur, mais aussi son prêcheur. Celui qui dicte au monde et aux hommes, leur sens. (p.i.) »

Nous sommes précisément avertis :

« Souviens-toi d'Hermann, lecteur, quand il prit le bâton après avoir tué son frère. Souviens-toi de son amour des hommes. Souviens-toi de son amour pour toi. « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour », dit le dicton. Ici, elles se ramènent à un seul, inlassable geste : te faire oublier, coûte que coûte, en fouillant dans tes entrailles et en usant tes forces au service de ce seul oubli, l'objet de plus. Parce que tel est ton plus grand désir. (Page 404)

Résultat :

« L'œuvre de Hermann mangea des foules entières ; quelques échantillons dans les guerres, mais combien dans les ouvrages de la paix ! (...) Du bâton d'Elias et de sa science, il fit l'Europe – le plus grand piège de sa ruse ! » (Page 417)

2/Qu'est-ce que la tourbe :

« La tourbière n'est pas une mare, mais une bouche où s'amplifie la parole épidémique qui ravage ma terre. » (Page 158)

« Voici la tourbière, voici la tourbière du monde ; voici le moment où commence la chimie qui dévorera l'humain. » (Page 135)

« La tourbe, faite de plantes lentement compressées, transformées et agrégées dans une eau trop pure ; matière végétale mi-vive, mi-morte. C'est l'histoire de la tourbe. L'Histoire : de la tourbe » (p.i.)

Pascal Bacqué conjoint histoire et tourbe. Ce n'est pas l'histoire qui produit la tourbe mais la tourbe qui fait l'histoire. L'Histoire est tourbée :

l'amplification de la parole épidémique ravage la terre et dévore l'humain.

3/ Et le bâton ?

Il est l'instrument directeur.

Pour le bien, c'est la beauté :

« C'était beau sans nul doute. Mais il n'y a pas de beauté sans que, dans les choses le frémissement ou le soupçon d'une nouveauté, tombée tel un rayon du ciel pour déranger les hommes, s'immisce dans le flux de la durée. » (Page 184)

Pour le mal, quand il échappe à Elias, c'est un détournement monstrueux.

Mais à la fin, il réduit à néant les boursoufflures de l'histoire.

Regardez l'effet que fit à l'illustre Churchill le bâton quand il l'effleura :

« Le bâton était partout, le bâton était tout, plus atroce encore, le bâton était lui, Winston Churchill, ignoble petit déchet d'un père alcoolique et d'une mère adultère, morceau de semence durci, gonflé et habillé en gloriole militaire et en jaquette anglaise. » (Page 420)

Conséquence :

« Churchill, on pouvait l'oublier comme on jette un journal. C'était le prix que payaient tous les hommes illustres, si lisibles qu'ils en perdaient la chair, cette malédiction de l'obscur. » (Page 181)

Et voyez ce qu'il fit des mots sonnants de Sartre :

« Vous savez ce vide qu'on nomme le Moi – pour lequel on a inventé un métier, la psychanalyse, afin de le meubler aussi précisément que la chambre des rois. Moi que répète – que clone dirait-on aujourd'hui – la foule innombrable des Passés. Les mots de Sartre clapotaient sur sa surface –caillou qui ricoche et tombent au fond obscur et noir où toutes choses naissent et meurent. » (Page 341)

Et à l'œuvre du grand Sibelius (Ian Bute) :

« Le vide s'offrait au-dessous de lui comme une réponse. Ian Bute avait aimé Mozart, haï sa femme et regretté son fils, et son existence avait été bien assez longue pour donner des émotions à quelques bourgeois qui se souviendraient de lui, pendant quelques années, dans les molletons du Barbican. » (Page 440)

Le bâton remet ainsi les pendules à l'heure.

L'auteur nous parle aussi de lui dans ces nombreux dialogues imaginaires :

« Soixante-dix hommes, Elias, le bâton... Vous avez une drôle de façon de refaire l'histoire, mon gars, dit Churchill à Mulligan. Et moi qui pensais que le miracle se trouvait dans votre symphonie, reprit-il en se tournant vers son ami Bute. Il faut croire que les artistes sont des imitateurs et rien de plus. » (Page 129)

Et de sa visée : « Le Talmud est, dans ce livre, mon point de visée. Le Talmud, au sens large, est ce que j'étudie car c'est ma passion et mon devoir. Si mon livre est réussi, son lecteur et son auteur se retrouveront, après l'avoir lu, dans une page de Talmud. » (p.i.)

Quand l'œuvre aura atteint son terme, et qu'Elias s'apprêtera à ressaisir le bâton, on étudiera « La guerre de la terre et des hommes » comme une page de Talmud.

Sa lecture nous montre déjà comment des formes émergent les concepts.

Antoine Mercier,
journaliste à France Culture.

Lorsque j'ai découvert le texte de Pascal Bacqué, j'ai tout de suite eu le sentiment d'être devant un livre exceptionnel, devant l'ambition d'expliquer la face cachée du monde. De raconter le combat de la tourbe fondamentale et du bâton de la connaissance, seul capable, peut-être, de s'opposer au pouvoir du mal.

Il fallait pour mener à bien ce défi des personnages hors du commun, Churchill, Tolkien et autres grands de notre temps mènent la danse autour l'extraordinaire Lord Ian Bute, grand maître du bouillonnement, de l'éclosion d'un autre monde à la travers le combat des forces cachées depuis les origines contre quelques trace de sagesse, seules défenses d'une humanité balbutiante et déchirée. Oui, je pense que la Guerre de la terre et des hommes est un livre qui fera date non seulement dans l'histoire de la littérature mais dans l'histoire tout court. »

Jean-Claude Fasquelle,
*ancien Pdg des éditions Grasset-Fasquelle,
co-fondateur avec Umberto Eco des éditions La nave di Teseo.*

En son genre propre, l'ouvrage de Pascal Bacqué est des plus impressionnants, par la culture si étendue, l'acuité stylistique, la virtuosité polyphonique et l'ambition si manifeste. C'est un grand livre qui devrait trouver rapidement ses lecteurs, avant que le deuxième tome vienne confirmer l'évidence du monumental.

Denis Kambouchner,
philosophe, professeur à Paris I Sorbonne.

Cette Guerre est une Odyssée. De la Terre et des Hommes, des temps passés, et des temps retrouvés. Le lecteur est le premier

personnage (« — Hypocrite lecteur, — mon semblable, — mon frère. ») Il devient, en lisant, ni un héros ni un héraut, mais un être-mythe, dans d'extraordinaires traversées de mots.

Il rencontre rapidement une question : ce chemin de l'histoire qu'on nous fait emprunter, passage de l'oubli à la mémoire, ne vise-t-il pas à nous purifier des mythes ? Une étrange recherche de la vérité dans l'histoire par la parole, pour reconstruire les hommes ?

Pourquoi des morceaux de Baudelaire me reviennent-ils ?

“Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches... »

« Sur l'oreiller du mal c'est Satan Trismégiste
Qui berce longuement notre esprit enchanté,

Et le riche métal de notre volonté

Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent! »

«..Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise et mange

Le sein martyrisé d'une antique catin,

Nous volons au passage un plaisir clandestin

Que nous pressons bien fort comme une vieille orange.”

Longtemps je me suis réveillé d'une nuit de combats, Là où mes presque tous mes aïeux périrent sous le feu des nazis, j'ai essayé d'être ce seigneur berbère qui construit sa citadelle au milieu des sables pour que s'y engouffre comme une bourrasque une sagesse qui serait un rempart. Mais face à moi j'avais trouvé, dressé, le château de Wewelsburg et ses ténèbres. Mon histoire, retracée dans ces pages, est enlacée à celle de tous les hommes de la terre.

Laurent Strichard,
entrepreneur.

Mélange des genres, perfusion des styles, explosion du sens ultime, pulvérisation des comforts. Le sens de l'Histoire est une libido évanescence, la dispute incongrue de tous autour d'un relais en mal de transmission, phallus en pointillé (prétendument une chose en plus), pal alternatif, baguette organique autonome et sans maître qui dirige la soustraction permanente de pouvoirs cacophoniques incontrôlables. Le seul ordre possible est l'acceptation du chaos ou surnage la magie de détails anecdotiques souvent jubilatoires, anachroniques, atopiques, athématiques, fictifs, fumeux, graphiques, plausibles, exaspérants, émouvants, drôles, mais toujours étayés par une grâce. Le livre est Hénorme et ses chapitres sont heureusement très courts et contrastés pour permettre aux septante de ne pas désespérer l'envie. Tout est chevillé dans le manque, et pourtant ce rien fuligineux qui tient ensemble ressemble presque à l'ombre vaine d'un grand architecte de l'univers marchand sur le fil du moi le plus incertain, avec un grand balancier d'équilibriste funambule, pondérant, pour ne pas tomber, le libéralisme à droite et le dirigisme à gauche, tandis que le fléau au centre s'étalonne inébranlablement aux concrétions des cultures - jusqu'à la page ultime qui ne révèle rien de la grande lumière tant que ne s'avèrera pas le grand coup de sabre d'un égorgeur débile qui prétendra faire mine d'abolir le hasard.

Vincent Wapler,

commissaire-priseur, spécialiste de l'art contemporain.

Comme pour tout roman, il y a bien ici un auteur. Mais ici, singulièrement, l'auteur s'appelle l'Histoire. C'est l'Histoire qui parle, qui s'exprime, qui s'imprime. Et si elle se montre aussi désireuse de sortir de son fieffé silence – « à vos cris, je n'oppose que mon mutisme » –, c'est parce que, depuis une certaine date, on n'y voit vraiment plus rien : depuis 1945, depuis que l'on a compris dans la déflagration

de tout savoir que la mort est devenue du Temps le seul maître absolu. – Mais quand l'Histoire prend ainsi la parole, il lui faut se replacer à des moments cruciaux de sa propre croissance, à ces périodes-charnières où des mondes en sont venus à se configurer. Car c'est là que l'Histoire éprouve le besoin de réfléchir son langage, lequel, comme chacun sait, est fait de bruit et de fureur et surtout d'une infinité de faux-raccords, comme on dit au cinéma.

Comme dans tout roman, il y a bien ici une histoire. Mais ici, singulièrement, l'histoire de l'Histoire est moins anecdotique qu'épisodique. C'est que l'Histoire, cette narratrice hors-pair, impose cela, en raison de sa logique propre, de ses intentions cachées, que nul ne peut prétendre connaître, évidemment. Tout ce que l'on présume, c'est que cette logique se révélera un jour, le dernier jour ; de là qu'il faudra que le lecteur prenne son mal en patience, qu'il attende gentiment la fin de l'histoire – la venue du Messie. Que d'histoires, pour tenir jusqu'à la fin de l'histoire ! Beaucoup de chapitres ici, et autant d'épisodes. Il y a même plusieurs épisodes à l'intérieur d'un même chapitre. Épisodes ? En grec, l'*epeisodion* désigne l'incident, l'accessoire, ce qui, pour être imprévu et non prédit, n'est pas supposé arriver nécessairement : ce qui arrive plutôt comme en sus, hors d'œuvre. Tel ce « bâton » énigmatique qui redonne la vue aux éclopés, qui permet d'avancer en dépit du tâtonnement, de l'aveuglement, du handicap, et qui est, dans le fond, le seul vrai protagoniste de l'histoire, la seule vraie *raison dans l'Histoire*, désignée d'ailleurs, d'emblée, comme *l'objet en plus*.

Comme dans tout roman, il y a bien ici des personnages. Mais ici, singulièrement, les personnages sont moins des êtres de chair et d'os que des noms et des phrases. Des noms qui sont des phrases. Ce sont les phrases – et pas du tout les hommes – qui sont les seuls personnages de l'Histoire. L'Histoire est peuplée

de noms qui sont des phrases ; des phrases se faisant la guerre, pour autant qu'elles s'entrechoquent, se recouvrent, cèdent mutuellement leurs places à coups de forçages et de frayages en tous genres. Les phrases blessent et se blessent ; soignent et se soignent. Ainsi les phrases s'empilent les unes sur les autres – et c'est de là, voyez-vous, que quarante siècles vous contemplent... Ainsi les phrases sont reprises, reçues, délaissées, oubliées – c'est selon. Quand l'Histoire les rappelle, les récapitule, les disperse tout autant, c'est chaque fois à l'aide de sa voix fracassante et à la faveur aussi de ses innombrables sautes d'humeur.

Comme pour tout roman, il y a bien ici une écriture. Mais ici, singulièrement, l'écriture se fait terre. Plus encore, quand l'Histoire prend la parole et se mêle de cette façon aux hommes, à l'économie de leur sagesse comme à celle de leur folie, l'écriture devient tourbe. Quand de terre elle devient tourbe, alors l'Histoire qui imprime son tourbillon jusque dans nos corps au travers de ces personnages tourbillonnants que sont les phrases récitées et les récits phrasés, cette Histoire devient littérature.

Ici, donc, se déroule le roman de l'Histoire. Une Histoire dont le surnom est peut-être Chaosmos.

Ce roman, il faut le prendre au pied de la lettre, car sa lettre est esprit.

Pascal Bacqué en est le scribe facétieux. Je veux dire : réfractaire. À lui, on ne la fait pas. D'autant qu'il reprend ici le flambeau de James Joyce, dont Lacan disait qu'il avait écrit *Finnegan's Wake* pour ne pas qu'on le lise.

Mais ce n'est justement pas pour ne pas qu'on le lise que Pascal Bacqué a écrit *La Guerre de la terre et des hommes*. S'il l'a décrite, cette Guerre, c'est hors de tout universel reportage et afin qu'on ne lise plus comme on croyait encore hier matin devoir lire des livres dans le monde des humains. Il l'a décrite, cette Guerre des

phrases, pour qu'on les lise, elles, autrement. Comment les lira-t-on ? À la condition de faire corps avec l'Autre – de faire Un avec l'Autre –, c'est-à-dire de devenir soi-même *trésor du signifiant*.

Paul Audi,
philosophe.

Le livre de Bacqué est cet outil tant attendu pour nous rendre du *vocabulaire*, celui de notre culture. Il s'agit d'un manuel poétique, donc pratique, pour traverser les âges et les histoires et remettre l'homme unique, l'homme singulier au centre du monde.

Sous des dehors d'ironie et de noirceur, une grande tendresse pour notre humanité qui s'oublie.

Bacqué, pour nous protéger et nous rappeler qui nous sommes, désigne le Mal avec autant de clairvoyance et d'imagination qu'Aristote ou Tolkien. Car il s'agit de cela, un exercice de lucidité, pour qui s'octroie le plaisir de cette lecture poétique, au travers d'une odyssée dont nous avons toujours été sinon les acteurs, du moins les complices, ayant sondé les messages des mythes et légendes les plus archaïques jusqu'au dernières certitudes de notre société virtuelle.

Alexandre Danan,
décorateur.

A travers l'histoire réelle ou surréelle de personnages eux-mêmes historiques ou imaginaires, on devine une méditation sur le destin, à très long terme, de trois peuples européens, surtout allemand et

anglais, un peu français aussi. Des mystères, des énigmes jamais levées.

Un livre trouble et troublant.

Rémi Brague,
philosophe, Professeur à Paris I Sorbonne.

Le livre raconte l'histoire de l'Histoire.

Ce récit qui nous entraîne sur un chemin initiatique, nous ordonne de cheminer sur une voie difficile, exigeante et éclairante. Je dois avouer parfois que je m'y suis perdu, mais que j'adore me perdre. L'auteur construit un chaos ordonné (anachronisme, anecdote, fantastique). Churchill, Tolkien, Bute : Ces personnages nés du réel sont kidnappés par l'imaginaire de l'auteur, et sont mis au service du mythe, le renforcent. Ils agissent comme des petits cailloux blancs laissés par l'histoire pour nous indiquer que le cheminement doit continuer.

Alors que la tourbe est pesante, présente, étouffante par sa densité, on ressent la légèreté du style, et la puissance du dire. La tourbe est comme un grand mélangeur qui engloutit l'histoire (et les hommes) pour en cacher les sens.

La première lecture me fait voyager, me décrit les ambiances, me propose des atmosphères confuses et parfois oppressantes. Des chapitres courts donnent le rythme de la course, de l'urgence. Un va et vient entre les époques, une temporalité exigeante.

Je me suis laissé prendre par la tourbe et j'en suis sorti vivant, j'ai croisé des barbares et je continue à cheminer. J'ai eu envie de saisir le bâton. Je sais qu'il m'aurait sauvé.

La deuxième lecture me rend à moi-même. Je participe à la quête.

Bruno Chekroun,
financier.

Il y a, dans notre monde, un objet de plus. Unique. C'est un livre. Et il y a, dans notre monde, un homme de plus. C'est un écrivain. Unique comme son œuvre. À travers une réflexion de tous les instants, de toutes les lignes écrites, il crée un monde, notre monde.

Se plonger dans l'écriture de Pascal Bacqué est une expérience désarçonnante. Au sens premier du terme: la lecture de ce livre troublant jette le cavalier-lecteur hors de sa selle. La littérature est un jeu de miroirs, où les livres se renvoient l'un à l'autre, où les auteurs, nourris des œuvres de leurs prédécesseurs, créent sans le vouloir une famille de lecteurs partageant les mêmes inclinations et se découvrant les mêmes passions.

On essaie donc naturellement d'apparenter *La guerre de la terre et des hommes* à des œuvres familières, mais là, on bute sur un obstacle insoluble: il nous est difficile, voire impossible, de rattacher ce livre à un autre. Le souffle est bien celui de l'Ancien testament (souffle littéraire, mais aussi esprit de Dieu), la mythologie est comparable, dans sa complexité et sa logique interne, à celle du Seigneur des Anneaux, mais Pascal Bacqué va plus loin: pénétré de littérature universelle, il offre à notre monde un mythe original, nouveau, mais qui paraît évident après la lecture de ce premier tome. Et l'on s'étonne de ne pas avoir eu plus tôt en mains la clé de lecture de l'histoire européenne, de ne pas avoir saisi les sources de notre civilisation.

Les grands romans s'illustrent par la vie autonome de leurs personnages. Ils existent indépendamment de leur créateur: une fois créés, ils mènent une vie qui paraît échapper à l'écrivain. Pascal Bacqué a engendré les siens, et, sublime élégance, en a perdu le contrôle. Qu'ils soient historiques ou fictifs, ils existent depuis toujours, et nous sont révélés par la fenêtre ouverte sur cet univers qui appartient tout aussi bien à l'auteur qu'au lecteur.

L'écriture, c'est la respiration. Le langage, c'est la vie. Et la vie, c'est le lien avec Dieu. L'enfermement dans les mots vidés de leur sens crée l'enfer. Pascal Bacqué libère le monde du Mal.

Cet homme et son objet sont dévorants. L'homme est un ogre

créateur de mythes, l'objet est sa création. Et cette création nous aspire, nous rallie à sa vision du monde en nous entraînant, contre notre volonté même, à nous dissoudre dans la lecture de ce roman.

Marko Despot,
éditeur.

On peut passer une vie de lecteur à étancher sa soif dans les flots d'encre de grands anciens, sans jamais ressentir le jaillissement d'une source nouvelle. Avec "La guerre de la terre et des hommes", la verve impétueuse et torrentielle de Pascal Bacqué submerge le récit et nous irrigue d'une saveur inconnue, goût intact du premier matin, prouvant que langue et littérature ne sont toujours pas "ici et maintenant" des ustensiles cachochymes, mais bien des outils de jouissance et - pourquoi pas - d'intelligence brute face à un univers si mouvant et si fabriqué. Le nôtre, donc.

Saviez-vous que terre et homme ne font qu'un ? Que la matrice est tourbe ? Que le pouvoir est de bois ? Et que ses possesseurs n'en sont les dépositaires successifs que pour mieux le transmettre, tels des coureurs dératés confrontés à leur « témoin ». Si l'aventure ne vous effraye pas, calez votre souffle au surrégime de l'auteur et plongez dans cette épopée extra-ordinaire. Vous y croiserez sûrement Churchill et son chien, un ermite teigneux, quelques écrivains cultes, un chef d'orchestre visionnaire et mille autres personnages, mais rien ici n'est poussiéreux, ni figé... Chez Bacqué, rien à voir avec l'archivage qu'on suffoque chez Madame Tussaud ou Monsieur Grévin : balayé l'imagerie engluée et souriante, vive la sale guerre des mots et le ferraillement scintillant des idées. J'y retourne !

Thierry Valletoux,
photographe, cinéaste.

Ministres, rois, écrivains, philosophes, écologistes, corporatistes, ingénieurs, éditeurs, nationalistes, anarchistes, horlogers, espions, professeurs, gens de média, néonazis, bourgeois, aventuriers, femmes idéales, serviteurs, humanistes, martyrs, touristes, libertins, patriotes, aristocrates, féministes, prolétaires, bigots, linguistes, patrons, faiseurs d'argent, altermondialistes, avant-gardistes, technocrates, dictateurs, religieux de tout poil - tremblez.

Après le jeu de quilles de *La guerre de la terre et des hommes*, balayés par son souffle poétique, peu et peu de choses se tiendront encore debout. Quelques pages d'un livre ancien et obscur ? quelque artiste taciturne ? quelque paria et fier de l'être ? quelque cœur honnête ? un poème ? des enfants ? tout ce qui ne participe pas, plus ou pas encore à l'humaine comédie et à son histoire ?.. Peut-être ; voire.

Tremblez, bonnes gens, à la lecture de ce roman en trompe-l'œil, pour tous et pour personne - ou dormez.

Robert Piéchaud,
compositeur, pianiste.

Ciel ! Comment tenir la promesse de faire écho à cette chose monstrueuse, cette tourbière, dans laquelle, captif, je me suis débattu des semaines durant, perdu, hagard mais fasciné par la pure puissance de l'imagination qui traçait son chemin ?

Incapable de trouver le ton, le registre sur lequel je pourrais développer - quoi d'ailleurs ?

La chose me laisse aphasique comme jamais en face du Père Foch : «De quoi s'agit-il ?»

De régler leur compte aux aberrations germaniques, sans doute, mais quelle salade !

Bacqué, c'est autre chose que Tournier.

Quelle tourbe ! *Turba*, c'est aussi la foule, la foule louche, chaotique, troublante.

On est brassé par la force du récit, aberrant, loufoque, qui vous charrie à hue et à dia, enchanté, criblé de références littéraires plus ou moins précises (Saint-Loup plus que Charlus ? ou les deux ?), ahuri.

Kafka n'oserait pas tant.

Mon ahurissement s'augmente sans doute du fait que je n'ai jamais lu Tolkien.

Confiteor.

C'est énorme, je le sais, pour quelqu'un qui se pique d'un certain savoir au sujet de la mystique.

La chose emporte le morceau, je vais lire Tolkien.

Pour accéder à Bacqué.

Reste cette histoire qui relit l'Histoire.

Etonnante plausibilité du jésuite de service que j'avais identifié d'abord à Teilhard.

Il en sait, des choses, l'auteur, sur les jésuites !

Le lecteur, lui, finit au tapis. Groggy.

Trente-six étoiles.

Une seule, ce 25 décembre, me suffit.

Dominique Salin,
père jésuite, ancien rédacteur en chef adjoint de la revue Etudes.

Faire l'expérience de *La guerre de la Terre et des Hommes*, c'est être emporté par un étrange carrousel. Son rythme lent et régulier s'accélère soudain dangereusement pour retrouver brusquement sa cadence et repartir à nouveau. Le temps se fige, l'image se trouble. Alors une temporalité autre se révèle, un paysage se compose qui fuit vers la seule ligne fixe du récit. Un axe vertical que la rotation du manège semble vouloir absorber. Tant que l'histoire fait sa roue, tout y est saisi et dissout. Chevauchée fantastique où l'on peut grimper sur les épaules de Churchill, sauter dans les carrosses déchiquetés de Genet et Benjamin, être bordé par Himmler dans une litière

de feuillage ou perdre la tête à Sion avec le pape Sylvestre II. Mais peut-on en comprendre quelque chose, et demeure-t-il quelque chose qui puisse encore être compris ? Pour cela il faudrait le miracle d'une langue qui dise tout ensemble le monstrueux, le burlesque et l'angélique dans la clarté, qui embrasse chaque genre et chaque style pour les transgresser tous, qui invoque nos idoles pour les abolir d'un mot seul. Cette éternité dans la langue, de celle qui entraîne le carrousel de l'histoire, Pascal Bacqué semble l'avoir retrouvée pour nous. Elle a ce pouvoir merveilleux de révéler en son lecteur un sujet de plus, enfin pris au dépourvu de lui-même. Révélation silencieuse, inquiétante merveille.

Wladimir Finkelsztajn,
philosophe.

A lire le livre de Pascal Bacqué, j'ai songé à toutes sortes de monuments, à Rome certes comme aux Nibelungen, à cette étonnante *Rhétorique spéculative* de Quignard qui célèbre la gloire secrète de la latinité. Mais je savais de source sûre qu'il fallait bien que la Révélation figurât en bonne place, comme ce bâton qui se passe d'âge en âge, avec moins d'emphase peut-être que dans les *Phares* baudelairiens. Il fallait qu'Edom ne fût pas toute puissante, mais aussi que les mots ne se lisent pas seulement en signes trop hellènes. Et puis, sans que jamais j'y prisse même garde, je regardais le roman, serait-il déchiré, en pièces, profané de toutes les manières possibles, comme la seule vérité diurne accessible. Mais un beau soir, je découvris que l'auteur lui-même, dans son étrange exergue, « *in memoriam Kafkae francorum* », glissait un mot - Kafka. Kafka, mais quel Kafka? ``Vous voulez donc entrer chez nous ? demanda le monsieur. Je suis le chef du personnel de cette troupe, et je vous souhaite la bienvenue''. C'est ainsi que Karl fut admis dans la troupe du *Grand Théâtre d'Oklahoma*. Pascal

Bacqué lui aussi nous invite à entrer au cirque, cet art d'en deçà des mots et qui pourtant les suppose (en quoi Quignard demeure tout de même pertinent), comme les *imagines* des morts, la mise en scène de ce qui n'est pas ancêtre du théâtre mais plutôt l'une de ses obscures vérités. Entrez-y donc voir vous aussi. Pascal Bacqué nous le rappelle, s'il en était besoin: la poésie compte au nombre des arts premiers.

Pierre Lochak,
mathématicien et écrivain, chercheur au CNRS.

Sphaigne

Abandon de la linéarité du temps et de la pensée rationnelle. On ne se trouve pas en situation d'avancer dans une direction précise mais dans la nécessité de prendre le relais – un bâton de mystère et de sacre - , pour se tenir debout en l'instant. Peu importe le passé ou le futur, la courbe du temps est une infinité de boucles qui se croisent et se recroisent sans cesse.

On ne connaît pas forcément tous les acteurs de ce théâtre et cela n'a pas forcément d'importance . Mais cette profusion de célébrités à l'oeuvre peut désorienter les lecteurs qui se considèrent comme ignorants face à tant de savoir distribué dans une échelle de temps imprévisible. C'est une question que je me suis posé.

Mais peut-être faut-il une aussi généreuse prose en dialogues pour développer l'argument de la « tourbe intemporelle » face à la fragilité des êtres ?

Cet ouvrage inhabituel par sa conception, ses allers et retours de situation, et par ses personnages , me fait penser à une pièce de théâtre qui pourrait être montée par quelqu'un comme Wajdi Mahwad à la Colline sur le modèle de « Tous les oiseaux » et qui, forcément, durerait quatre heures.

Je me suis demandé où en est la guerre dans tout ça. Mais je vois bien où en sont la tourbe, la sphaigne et le lichen.

Gilles Clément,
jardinier, paysagiste, botaniste, écrivain.

Entre Tolkien et Harry Potter, à la limite parfois du *Da Vinci Code*, ce texte étrange et évocateur pose pourtant une question de fond: qu'en est-il *sérieusement* du rapport, intime et contradictoire, entre le (ou *les*) judaïsme(s) et ce que, historiquement et jusqu'à maintenant, la Révélation du Christ a déployé de sa force? Derrière nos imaginations et leurs fantasmes éventuels, il s'agit de notre avenir. Car cela arrive sans cesse. Au moins, voici un livre qui le pressent.

Jean-Luc Marion,
de l'Académie française.

Livre exceptionnel, aiguisé d'intelligence, hermétique et herméneutique, plus Kabbale que Talmud, qui traverse les siècles et les œuvres. Personnages célèbres, à la rencontre improbable, entrelacés autour d'une colonne raide, « le bâton », artefact aussi muet que la Kaaba ou le monolithe noir de Kubrick, et d'une matière, « la tourbe », terre brune dont Dieu fit Adam. Lieux magiques, lourds du passé, jointure de mythes et de religions, d'ordres et de puissances, histoire réécrite jusqu'à la trame. Écriture d'aigle, volant haut, labyrinthe où se perdre sans le regretter, érudition grasse comme la terre à blé d'Ukraine. Un livre dissident de la marée des ouvrages ordinaires, emmenant ailleurs, jaillissant du lot.

Henri de Bodinat,
producteur de musique.

La machine littéraire et les soixante-dix hommes

Comme disait Barthes à propos de Sade, Fourier et Loyola, les grands auteurs sont aussi, d'abord des *logothètes* : des inventeurs de langue, dont les univers de langage qu'ils nous proposent altèrent nos manières de vivre et de voir. C'est avec et à travers ce monde que nous percevons le monde qui nous entoure, le monde réel de notre vie quotidienne, un monde réel comme filtré, le temps de ce voyage de cette langue artificielle en nous, par la lumière paradoxale que la langue de la littérature dont on s'est imprégné, dépose et disperse à la surface de celui-ci, en couches et fragments discrets comme autant de menues épiphanies (Barthes parle de « la force d'irruption d'un mot frappé », d'une « vérité de langage », qui nous font vivre un compagnonnage fidèle avec le texte (ce type de plaisir du texte, n'est pas si différent de celui que l'on éprouve à la sortie d'une grande exposition : d'un coup je perçois le monde qui m'entoure comme *nappé*, ici et là, par la vision de Kieffer, de Cézanne, de Rothko ou de Bill Viola).

C'est ce qui nous arrive avec le livre de Pascal Bacqué, bien que sur un mode paradoxal : son écriture se déploie en effet sur un large spectre transhistorique, et souvent sur le mode cryptographique et mystagogique habituellement réservé aux théologiens, et pourtant, cette écriture des mystères et des révélations n'en est pas moins légère : sa tension et sa scansion poétique nous emportent au delà d'elle-même, et du lourd appareillage herméneutique ou exégétique qu'elle supposerait et exigerait de nous a priori pour révéler les secrets et lever les énigmes qui la soutiennent.

C'est que ce livre est porté par le miracle des commencements, chose exceptionnelle aujourd'hui : c'est une machine littéraire puissante, qui, à l'image de ce réel désormais ordonné par la puissance du calcul et des *big data* semble avoir été inventée pour traiter dans un sens totalement inouï et inédit une très grande quantité de « données » d'ordre historique, politique, religieux,

magique, polémologique, esthétique : ces *data* ne nous sont pas étrangères, puisqu'elles sont la culture même de l'Occident (et en ce sens, ce livre est bien une machine qui en appelle à la routine et la force des stéréotypes, des automatismes culturels en nous, si l'on admet le principe selon lequel un automatisme est bien ce qui s'impose à nous mais qui échappe à notre contrôle)

Mais ces stéréotypes volent en éclat : et ces *data* apparaissent tellement dispersées dans cette tourbe originaire, dans cet espace sans limite et ce temps hétérochronique, à travers la si grande quantité de personnages et d'objets réels ou symboliques qui les incarnent et les manipulent, que l'on douterait de la capacité du narrateur et de son dispositif littéraire à pouvoir les ordonner en un ensemble cohérent : c'est pourtant bien ce qui arrive, là encore avec la force d'un automatisme, mais au deuxième sens de ce mot cette fois : celui d'un mécanisme qui se meut par lui-même, sur un mode autonome.

A ce niveau et en ce sens, ce n'est plus seulement de puissance mécanique qu'il faut alors parler, mais de la grâce d'une langue qui invente ses propres règles de fonctionnement, lesquelles ne reposent finalement sur rien d'autre que sur l'intelligence poétique du lecteur : une machine poétique qui nous invite à un nouveau partage du sensible, et vient ouvrir le monde fini et formaté par les puissances du calcul que nous habitons désormais : en ce sens, ce livre à contre temps est en prise totale avec notre temps.

Norbert Hillaire,
médiologue, professeur à l'université de Nice.

Il a fallu tout oublier pour comprendre.

Qu'est-ce qu'un livre, un récit, un mot, une lettre, sinon un objet?

Un objet patiemment élaboré, avec sensibilité et fureur, un objet de plus.

Pascal Bacqué nous entraîne dans une danse d'un genre nouveau, ou plutôt le renouveau d'un genre, celui du récit épique, homérique et prophétique.

Il tisse un texte dont la trame relève du palimpseste et la texture du dédale.

Cette forme de l'objet projette une nouvelle lumière sur ce qui est sourd, souterrain, et invisible dans l'usage même de la langue.

Un espace infiniment mince qui renverse l'ordre du monde.

Peut-on inventer l'écriture comme on innove en peinture?

La réponse est là, fragmentée, éclatée, clairvoyante et troublante, comme une plante souterraine dont chaque fibre refléterait l'ensemble.

Pierre-Alexis Dumas,
directeur artistique.

Est-ce vraiment un livre? Plutôt une forêt avec des rochers épars et de nombreuses rivières, des promontoires, des gouffres et quelquefois des plaines parcourues par des ruisseaux nonchalants et distraits. Tous les éléments du monde s'y retrouvent mais comme si on les avait agités dans un grand sac (le loto!) ou dans un cornet (le coup de dés), puis déversés sur une grande table, la table de l'Histoire (avec une grande Hache, disait-l'autre). La Liffey s'écoule dans les eaux du Léthé et porte le rire celte à l'odeur de single malt dans la terreur épique que domine le Porte Egide.

La géographie en prend un coup, mais elle l'avait bien cherchée

à se répéter inlassablement au point de faire oublier que ses plus beaux paysages sont plus beaux que les plus tableaux.

La mémoire lui revient, et à nous aussi qui avons tendance à la paresse. Rien ne presse plus maintenant; il suffit de laisser aller la nef des Argonautes, faite de pièces rapiécées, ou celle de Humphrey Chimpden Earwicker, l'Arkangels qui laisse en arrière le chemin de bulles, poussière d'eau, du wake.

Les laboureurs de la mer, ceux de la terre s'accordent au labeur, à la marche et à la guerre : il faut bien déplacer les montagnes! Mais avant il faut les connaître , c'est à dire les parcourir et sous la croûte de terre laisser s'ouvrir les grottes et les canaux souterrains, donner à la géographie la possibilité de montrer ses entrailles et ainsi de s'agrandir mille fois sans jamais changer de volume, un peu comme le cerveau. Circonvolutions. Circonlocutions.

Ainsi commence le labyrinthe, mais celui-ci, à la différence du premier qui est plat comme un plan d'architecte, monte et descend, assemble sur un même plan des niveaux hétérogènes qui, sans ce parcours forcené, n'auraient jamais pu se croiser. Le collègue de William Wilson de Poe, le maçon des profondeurs.

L'arpenteur K s'anime.

Manque l'histoire, les récits et légendes, le peuplement du Livre de Kells?

Non. Elles arrivent massivement elles-aussi, ajoutant à la grande agitation des morphèmes et des mots, la grande mutation de personnages eux-mêmes toujours en fusion, doués de capacités infinies de métamorphoses, ne tenant pas en place, certains à la façon des fantômes glissant d'un visage à un autre , s'évadant de leur corps puis le réintégrant, comme l'empereur Julien dont parle Procope dans l'Histoire Secrète.

C'est le récit qui mène la danse et forme les corps, distribue les rôles, s'amuse à la digression qui est un labyrinthe au coeur de la parole.

Robert Browning disait à peu près que quand la fiction est bien menée, elle devient la réalité.

A quoi je m'accroche, profitant des tours et détours du récit, des interstices qu'il laissent libres, parce que son agilité et les mouvements complexes qui le font aller répugnent à la fermeture, pour m'insérer, hypocrite lecteur, et voir surgir « mes » figures, que beaucoup partage, « fantômes épars » par rapport à tes personnages, mais voisins , cousins même, en tout cas solidaires, de Robert Guiscard, du Fils des Pouilles et de l'autre arpenteur qu'est François d'Assise. Notre mémoire n'est pas seulement un réceptacle mais, comme tu le montres, une terre parcourue inlassablement par ceux qui furent et donc ainsi survivent, disponibles à la parole et au mouvement. Prêts à recommencer, autrement.

Christian Bonnefoi,
artiste peintre.

Comment ne pas s'étonner face à un roman aussi inclassable que La Guerre de la terre et des hommes ? Tout à la fois épopée cosmogonique, roman d'aventure autour de la quête d'un objet merveilleux et roman historique de la vieille Europe, l'œuvre est impressionnante.

J'ai pénétré dans ses premières pages avec perplexité, m'accrochant aux symboles qui ponctuent une intrigue complexe où s'enchevêtrent tant de mythes, d'histoires et de légendes. Puis c'est avec curiosité que j'ai avancé dans ce labyrinthe où se jouxtent de grands textes de la culture européenne, les tableaux de Le Nain et Philippe de Champaigne, et les lieux et paysages qui ont, parfois pour le pire, accueilli l'Histoire. A mesure, donc, que je plongeais dans ce roman d'initiés, j'ai éprouvé une jubilation étrange.

C'est peut-être parce qu'il se dégage de cette œuvre puissante quelque chose de très humain, à la fois méandreux et fulgurant, parce que ce large texte cherche à tout contenir, des origines au monde de demain... Pour se garder de la tourbe et du bâton, les hommes, nous dit Pascal Bacqué, ont à disposition les langues et

surtout la musique. C'est peut-être d'ailleurs les accents poétiques du roman qui en rendent le mieux compte : art sans langage idéologique, la musique se distingue des langues, reflets des prises de pouvoir successives des hommes. Par elle, une sensation devient vérité.

Après cette lecture, entre la tourbe et le bâton, et sans la musique pour nous venir en aide, reste à espérer rencontrer un de ces soixante-dix sages, descendants de Noé qui traversent les siècles, et se laisser guider.

Simone Harari Baulieu,
Productrice d'images.

Il y a des années de cela, j'ai fait une découverte pour moi très étonnante. Pour un travail universitaire, j'ai été amenée à lire *À Bible ouverte*, de Josy Eisenberg et Armand Abécassis. De culture catholique, je n'avais jamais eu conscience (pas pensé ni même réfléchi) que le monde puisse être sans réponse. Et je n'avais pas imaginé à quel point un monde de questions pouvait être réjouissant et profondément satisfaisant.

J'ai traqué ce monde sans réponses dans le lieu qui me semble son terrain de prédilection : le roman. Un monde qui à chaque réponse apporte sa contradiction, condamné dans un mouvement paradoxal à s'autodétruire pour exister.

Dans le roman de Pascal Bacqué, j'ai retrouvé cela : cette jubilation de la question incarnée dans une langue sans cesse en proie au corps à corps avec elle-même. Pirouettes poétiques par lesquelles tout peut encore advenir. Entrelacement très amoureux du verbe et d'une histoire (d'une musique) qui veut se dérober à toute réduction, à toute immobilité. Intrusions du philosophe au cœur de l'espace romanesque, et du roman là où on croit entendre parler l'historien. Ou, drôle de pied-de-ne, humour là où Churchill, Tolkien,

leurs costumes et leurs titres, appellent le sérieux... Tout le rugissement souterrain, terrestre et aérien d'un univers dont la vitalité est mise à mort et la mise à mort un grand geste pour saisir... quoi ? Oui, réjouissant, profondément satisfaisant, d'une audace qui libère un grand rire.

Nathalie Thery,
éditrice.

« Ce n'est pas un roman, c'est une symphonie. »

Jean-Francois Zygel,
compositeur et pianiste.

C'est une coupe dans notre monde, enfin pris sérieusement, comme il doit l'être, comme nous l'a laissé ce Dieu qui se retire et dont Luria plus qu'un autre, à part peut être le père Surin, sj, a eu la prodigieuse intuition. Montent et descendent, comme sur l'échelle de Jacob, des juifs et des jésuites, ces derniers qui furent peut être les seuls à savoir comment l'athéisme sert mieux que toute superstition « la plus grande gloire de Dieu ». Quant à leurs liens, on se souvient que le vieil Ignace, presque en seul de son espèce en son temps, demandait qu'on traitât dignement et jusque dans l'ordre qu'il avait fondé, ceux qui sont « du même sang que notre seigneur ».

Aussi le livre déploie-t-il dans l'esprit du lecteur mille ramifications souterraines. On y voit Pascal changé en personnage d'un Molière inconnu, très différent du moraliste court qui est souvent dépeint - il était triste aussi quand Pascal était gai, mais c'est une autre histoire; on y voit passer Ledochowski, le « pape noir » des

années de guerre, celui qui choisit Gundlach et Desbuquois pour assister LaFarge, l'apôtre de l'égalité raciale en Amérique, auquel Pie XI avait demandé d'écrire cette « encyclique cachée », qui ne fut jamais publié et qui devait s'appeler « *humani generis Unitas* », l'unité du genre humain, et condamner l'antisémitisme avec les mots de Faulhaber: « que je sache, nous n'avons pas été sauvés par le sang allemand ». Aussi ce livre étrange et inclassable, parcouru de toute l'électricité d'un esprit qui ne renonce pas à juger ce monde après tout déchiffrable, ni à croire que son déchiffrement par la littérature soit l'une des voies de son salut, finit-il par ressembler à son tour à un chapitre de cette immense encyclique de l'art, cachée comme l'autre, et dont nous ne connaissons l'ampleur véritable qu'à la fin des temps.

François Sureau,
Conseiller d'Etat et auteur.

Je dois avouer que j'ai été initialement dérouté, ce qui est loin d'être une critique. Pourtant, j'ai lu le Seigneur des Anneaux qui est une grande chose, bien supérieur aux histoires du petit sorcier, j'ai lu aussi il y a longtemps la vieille biographie détaillée de Churchill par William Manchester. J'ai mis du temps à comprendre ce qui m'avait dérouté dans ce livre. Sans doute parce la Guerre signifie avec force la fin de la fiction et de sa vraisemblance et la signifie au sein même de la fiction, avec les moyens de celle-ci. J'ai été dérouté parce que le Seigneur ou Churchill, mais il y aurait bien d'autres exemples à citer ici, qui à mes yeux sont des réalités la première littéraire, la seconde historique et politique, deviennent eux-mêmes des fictions de sorte que la Guerre est une fiction de fictions à la façon des grands textes : La divine Comédie ou le cycle rabelaisien. Dans la Comédie, il s'agit moins d'une fiction de fictions que d'une fiction de réputation (fama), dans le Rabelais une

fiction de contes. La Guerre donc est un livre ambitieux et savant, qui mobilise poétiquement l'imaginaire de l'occident, imaginaire qui est moins l'origine du livre que son matériau et son sujet. Et il est clair que ce renversement de la fiction au sein même de la fiction est l'opérateur formel qui donne sens à l'idée même de guerre entre la terre et des Hommes. Quelle longueur de coup qui commande le temps de la lecture.

Pierre Caye,
philosophe.

Plus que l'objet et son contenu, l'auteur nous offre le substrat métaphysique de son récit, l'œuvre et son élucidation. D'autres ne l'ont pas fait. Il donne non seulement les clés de son livre, mais également celles de ses inspireurs qui ont préféré cultiver le secret. En vérité, ce sont les clés du monde, de l'histoire. Il ne s'agit pas là d'un système ou d'une théorie qui viendrait *expliquer* l'histoire. C'est l'inverse. C'est l'histoire d'un monde à venir, là depuis le début. Ou pour être plus précis, le récit de ce qui vient dans l'histoire. Car l'histoire, celle que nous connaissons, est en fait la guerre de l'histoire contre l'esprit. L'esprit plane sans pouvoir descendre, comme le nom juif plane au dessus de la tête de Fabrizio. Le Juif y brille d'ailleurs par son omniprésente absence. Absence de ce qui ne peut former un champ dans la tourbe.

Je ne pourrai malheureusement pas dire grand chose de cette chose géniale. Qui pourrait le faire aujourd'hui ? Le temps qui nous sépare de sa venue au monde est encore trop court. Ce que l'on en dira, ce seront ses effets.

Hermann énonce clairement le « système » de son empire : « *Je n'ai pas de projet. Tout est fait, déjà. Il ne reste plus qu'à le dérouler. Mon pouvoir n'est pas autre chose que les choses et les gens, ce qu'ils sont.* »

Nous vivons donc indéniablement sous le règne d'Hermann. Les Orques pullulent : « *Ils jouent un rôle écrit avant eux ; prononcé avant eux.* »¹

Alors « Que faire ? » demandera l'entourbé. Abstiens-toi de faire, si ton faire est une sédimentation végétale (sédimentation plus ou moins complexifiée par la survenue d'autres phénomènes). Abstiens-toi de faire, si ton faire suit la raison qui naît de la tourbe : ta raison encore trop moite. Car alors tu ne feras vraiment rien. Attache-toi plutôt au point qui, en toi, te dépasse et annihile ton être tourbeux. C'est la leçon du nom qui plane. Fais l'effort d'accueillir l'intelligence jusqu'à ce qu'elle engendre l'homme, qu'en lui elle devienne parole, que cette parole s'empare alors du corps de l'homme jusqu'à ce qu'il devienne lui-même parole, jusqu'au bout de ses doigts. Que ton faire soit un dire. Alors, la lumière descendue annoncera la décomposition des masses.

Méir Cohen Solal,
talmudiste.

1. Bonne conscience, rassure-toi ! Tu n'es pas un Orque, ni toi, ni moi, ni mon voisin. A chaque instant se pose le choix de l'être. C'est le lieu et l'état du monde qui font l'armée des Orques. Et c'est ce permanent renversement possible qui fait de l'œuvre de Tolkien et Bacqué, une œuvre *insaisissable*. La tourbe n'y entendra rien, qu'elle soit d'une forme vulgaire ou mièvrement humaniste ; elle y verra de « l'essentialisation » (mais quoi de plus haut que l'essence ?). Ceux-là seront les premiers ennemis de l'auteur.